

SOMMAIRE

PAYS BASQUE et BÉARN p.8

Hans Christian ANDERSEN En diligence entre les sommets
Victor HUGO Premier émoi amoureux à Bayonne
Gustave FLAUBERT Le jeune bachelier s'improvise sauveteur à Biarritz
Pierre LOTI Hendaye, dernière escale d'un vagabond des mers
Ernest HEMINGWAY Oh ! La belle vie au Pays basque
Eugène DELACROIX Prendre les eaux et la peinture à l'huile
Marcel PROUST Les premiers écrits d'un génie
Louis LE BONDIDIER Quelques heures avant la grande guerre
Joseph PEYRÉ Papa, il est où mon Béarn ?
Antoine BLONDIN Un pied de Nay aux cadors du peloton

La BIGORRE et les GRANDS SITES p.38

Anne LISTER Journée de dupes au Vignemale
ALAIN-FOURNIER Le cruel destin d'un écrivain prodige
Hippolyte TAINÉ Le lac de Gaube, encrier des plumes romantiques
Emile ZOLA Une visite à Lourdes
Joris-Karl HUYSMANS, Maurice BARRÈS et Léon TROTSKI Lourde vue par...
Victor HUGO Derniers jours de bonheur à Cauterets
Théophile GAUTIER Le retour à Tarbes d'un romantique flamboyant
Charles BAUDELAIRE Le jeune poète en vacances à Barèges
Alphonse de LAMARTINE Pas de poème pour miss Ellis à Bagnères-de-Bigorre
Henry RUSSELL M. le comte en son domaine du Vignemale
Simone de BEAUVOIR Balade au Pic du Midi sous l'occupation
Christian LABORDE Fou de mots et de vélo

Gavarnie

Eugène VIOLLET-LE-DUC Un grand architecte à la brèche de Roland
George SAND, Victor HUGO, Émile ZOLA, Gustave FLAUBERT, Hippolyte TAINÉ
et Jules LECLERC Gavarnie vu par...
Alfred de VIGNY Quelques heures à Gavarnie, un poème pour la vie !

Pic du Midi

RAMOND de CARBONNIÈRES Le spectre de Brocken
COLETTE Souvenir nostalgique des Pyrénées
Simone ARNOULD-HUMM Fuir la barbarie par la montagne en 1943

Le Mont Perdu

RAMOND de CARBONNIÈRES À la recherche du Mont Perdu
Franz SCHRADER Une merveille côté sud : le canyon d'Ordesa

LUCHON et L'ANETO p.98

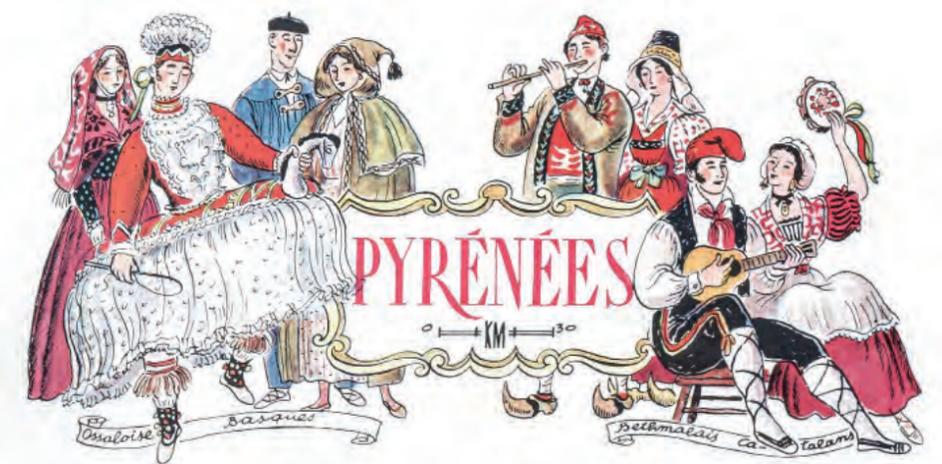
Alfred TONNELLÉ Un météore aux Pyrénées !
Gustave FLAUBERT À Saint-Bertrand-de-Comminges
Guy de MAUPASSANT La maladie en embuscade
Otto von BISMARCK Le chancelier de fer et la petite fleur de Superbagnères
Octave MIRBEAU Un neurasthénique en cure à Luchon
Edmond ROSTAND Luchon à la fleur de l'âge
François MAURIAC Nœud de vipères sur les allées d'Étigny
À l'assaut de l'Aneto
Vincent de CHAUSENQUE La disparition du guide Barrau à la Maladeta
Albert de FRANQUEVILLE et Platon de TCHIHATCHEFF 20 juillet 1842 : six hommes
au sommet de l'Aneto

De L'ARIÈGE à la MÉDITERRANÉE p.128

Julien GRACQ Le château de Montségur
Michel ROQUEBERT Les citadelles du vertige
Marc LEVY Les chemins de la liberté en Couserans
George SAND Départ avec Chopin pour Majorque
Kurt TUCHOLSKY Randonnée au Canigou
Rudyard KIPLING Hommage au Canigou
Antoine de SAINT EXUPÉRY Atterrissage forcé à Perpignan
Albert BAUSIL Mourir dans les tranchées à 18 ans
Claude SIMON
Lisa FITTKO Le dernier chemin de Walter Benjamin
Charles TRENÉT Jours heureux du Castillet au Canigou
Paul FORT Sur la route serpentine de la côte Vermeille



Du Pays basque au Pays catalan sur les pas des écrivains



Gustave Flaubert
H.-C. Andersen

Victor Hugo
Ernest Hemingway

Emile Zola
Maurice Barrès
J.-K. Huysmans
Léon Trotski

Colette
Simone de Beauvoir
Alain-Fournier
Charles Baudelaire
Théophile Gautier
Hippolyte Taine

Gustave Flaubert
Vincent de Chausenque
Otto von Bismarck
Octave Mirbeau
Guy de Maupassant
Edmond Rostand
François Mauriac

Julien Gracq
Michel Roquebert

Antoine de Saint-Exupéry
Albert Bausil
Charles Trenet

Eugène Delacroix
Emile Pouillon
Louis Le Bondidier

Ramond de Carbonnières
Franz Schrader

Eugène Viollet-le-Duc
Albert de Franqueville
Platon de Tchihatcheff
Alfred Tonnellé
Simone Arnould-Humm
Christian Laborde

Marc Levy
Kléber Haedens

Kurt Tucholsky
Rudyard Kipling
Adolphe Thiers

George Sand
Lisa Fittko
Paul Fort
Claude Simon

Pierre Loti

Édouard Pingret
Charlet, guide de Ramond au pic du Mont Perdu

Christian Laborde

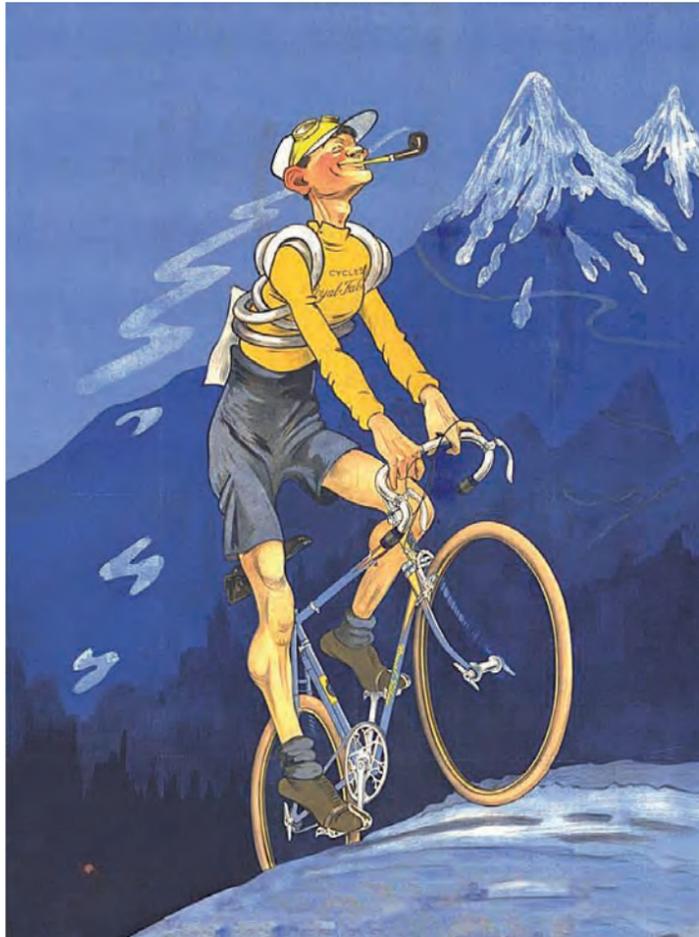
1955

FOU DE MOTS ET DE VÉLO

Christian Laborde, Bigourdan né au pied du Pic du Midi, est un écrivain, poète, chroniqueur et pamphlétaire français. Il est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages dont *L'Os de Dionysos*, dernier roman à avoir subi la censure littéraire en France (1987), et des biographies du chanteur Renaud et de son ami Claude Nougaro qui l'intronisait ainsi : « *Christian Laborde est mon frère de race mentale. C'est un poète, c'est-à-dire un homme qui parle une langue de couleuvres à délivrer les grands baisers de l'âme.* »

Comme son mentor, il jongle avec les mots, les jeux de mots et les calembours, les sons et les rythmes dans ses chroniques littéraires, à la radio ou sur les scènes de théâtre. Ardent défenseur de la nature, Christian Laborde est un fou de vélo qu'il pratique sur les routes montueuses du piémont pyrénéen ; il a écrit plusieurs livres sur l'épopée du Tour de France et ses héros : *le Dictionnaire amoureux du Tour de France, Duel sur un volcan, Fenêtre sur Tour, le Roi Miguel, Tour de France, nostalgie* (Prix Louis Nucéra 2013)...

C'est son talent de mémorialiste qui s'exprime ici dans l'évocation des souvenirs de jeunesse, lorsque son père l'emmenait sur les pentes des cols pyrénéens voir passer les coureurs du Tour de France.



Un feu follet vers les sommets

« Le vermicelle du Tourmalet »

Maman nous réveillait bien avant l'aube pour aller voir passer les coureurs du Tour. Nous buvions du Banania tandis que papa sortait de la grange la Renault, une Ondine gris métallisé, avec une sellerie rouge. Maman disposait dans le coffre la table de camping, les pliants, le cageot rempli de victuailles. Je me souviens du riz au lait, des pêches, de la limonade. Nous nous installions, avec mon frère, sur la banquette arrière. Mon père démarrait après avoir embrassé, sur le porte-clés bénit par monsieur le curé, l'effigie de saint Christophe. Nous roulions vers Bagnères en empruntant la vieille route, puis vers les cols. À Sainte-Marie-de-Campan, mon père prenait la direction du Tourmalet si les coureurs allaient de Luchon à Pau, celle d'Aspin et de Peyresourde si l'arrivée se jugeait à Luchon. Je me souviens des cascades du Tourmalet. Les eaux froides se brisaient sur les pierres brunes, projetant de l'écume jusque sur la route. J'aimais le col d'Aspin, ses arbres, son sommet herbeux, bleu et rond. Papa roulait doucement et se garait toujours à hauteur d'un dégagement. Il choisissait un endroit à l'ombre, une portion de route raide sur laquelle Raymond Poulidor placerait un violent démarrage. Mon père a passé le plus clair de son temps à attendre que Raymond démarre. Je me souviens de sa joie lorsque Poupou, en 1974, avait attaqué sèchement dans le premier virage du Pla d'Adet. Papa tirait sur le levier du frein à main, coupait le moteur, filait vers les arbres, à la recherche d'une pierre qu'il calait contre l'une des roues de l'Ondine. On ouvrait le coffre, on installait la table de camping, les pliants, et l'on cassait la croûte : du saucisson, des anchois, le pain épais de Campan. Et de la limonade [...]

Nous déjeunions à midi pétant. Le vermicelle qui avait passé plusieurs heures dans la

Thermos était gonflé, gorgé de bouillon et de goût. Le vermicelle du Tourmalet ou de Peyresourde nous réchauffait quand le col était noyé de brume, quand le froid nous enveloppait. Papa disait : Anquetil n'aime pas la pluie. Il ajoutait : les Espagnols non plus. Il répétait : ce temps c'est bon pour Raymond, avant de verser dans son assiette, au fond de laquelle stagnait une infime flaque de bouillon, une bonne dose de rouge. Le col était plein, les motards Cinzano passaient debout sur leur moto, les klaxons hurlaient, se chevauchaient et des hommes coiffés de casquettes, assis à l'arrière de camions surmontés de haut-parleurs, nous lançaient des journaux : « Les équipes, les dossards, les photos des champions... » [...]

Tout à coup : « Izariv ! » Tout à coup : « Isssonla ! » C'était un « i » qui les annonçait, une voyelle comme une trompette, une trompette « rouge », pareille au « rire des lèvres belles ». C'était le « i » qui sortait de la bouche de mon père lorsqu'il récitait, dans la cuisine, la litanie des champions italiens. [...]

Tous ces héros étaient chez eux, dans ces montagnes où l'on s'égarait dès que le brouillard descend, où des femmes se font kidnapper, engraisser par les ours, où l'on ne peut faire un pas sans tomber sur un lutin, une fée, un dieu. Dans ces montagnes où vivent des « moutons aux cornes d'or » des « Géants hérissés de poils et mangeurs d'enfants », de nouveaux Géants, glabres, le buste ceint de leurs propres boyaux, les jambes lisses comme des sucres d'orge, se succédaient, coiffés de casquettes blanches, des socquettes blanches à leur cheville, les mains posées sur la guidoline colorée de leur monture dont le soleil nappait de feu les étriers. J'étais heureux.

Christian Laborde
Dictionnaire amoureux du Tour de France



« Novembre finissait dans un tiède rayonnement de ce soleil qui s'attarde toujours très longtemps ici, sur les pentes pyrénéennes. Depuis des jours, dans le Pays basque, durait ce même ciel lumineux et pur, au-dessus des bois à demi-efeuillés, au-dessus des montagnes rougies de la teinte ardente des fougères. C'était la saison tardive où l'on coupe ces fougères qui forment la toison des coteaux roux. »

Pierre Loti
Ramuntcho

Victor Hugo

1802 - 1885

DERNIERS JOURS DE BONHEUR À CAUTERETS

Victor Hugo et Juliette Drouet poursuivent leur escapade amoureuse (voir p. 12) et, venant d'Espagne, arrivent à Cauterets le 15 août 1843 ; ils vont y séjourner une quinzaine de jours avant le tragique épilogue sur le chemin du retour à Paris¹. L'écrivain, déjà célèbre, a réservé sous le nom d'emprunt de



Le Pont d'Espagne

M. Michel pour ne pas être importuné ; comme tous les curistes, Victor et Juliette font quelques randonnées, dans la vallée du Marcadau, au lac de Gaube, au plateau de Cambasque et jusqu'à Gavarnie site désormais incontournable. Dans une lettre à son ami le poète Lamartine, Victor livre ses impressions de voyage, assurément l'une des périodes les plus heureuses de sa vie : « *Comment va Paris et qu'y faites-vous tous ? Voilà deux mois que je n'ai lu un journal, et je ne sais rien si ce n'est que le soleil est éblouissant, le ciel bleu, la mer grande, la montagne admirable. Je sais tout de Dieu et rien de l'homme. Eh bien ! Je vis.*

Qu'en dites-vous ? N'ai-je pas l'essentiel ? Ne vaut-il pas mieux regarder les Pyrénées que les Chambres ? Un sapin penché sur une cascade n'est-il pas plus beau à voir que les lois qu'on fait ? L'océan que Dieu agite n'est-il pas plus grand que cette foule où se démènent tant d'intérêts, où surnagent si peu d'idées ? À tout prendre, je vis comme un loup, et trouve cela bon² »

Mais les promenades à cheval au bord des précipices et des torrents de montagne réservent parfois quelques frayeurs aux « Parisiens ».

1. Le couple repart de Cauterets le 30 août, d'abord pour Luz Saint-Sauveur jusqu'au 2 septembre, puis pour Paris via Auch, Agen, Périgueux et l'île d'Oléron. Le 9 septembre, en attendant la diligence de Paris dans un café de Rochefort, Hugo découvre dans le journal *Le Siècle* que sa fille adorée, Léopoldine, et son mari se sont noyés dans la Seine quelques jours plus tôt.

2. Lettre à Alphonse de Lamartine du 27 août 1843

« Ah ! tu veux des torrents, Parisien ! tu veux des gaves, des cascades, des gouffres, des précipices, des émotions ! Eh bien, en voilà. Tiens, regarde, penche-toi, ici, et ici, et ici. En as-tu assez ? »

Les chevaux de montagnes sont admirables, patients, doux, obéissants, pleins d'instincts variés. Ils montent des escaliers et descendent des échelles. Ils vont sur le gazon, sur le granit, sur la glace. Ils côtoient le bord extrême des précipices. Ils marchent délicatement et avec esprit, comme des chats. De vrais chevaux de gouttières.

Le mien était curieux et avait son originalité. Il semblait aimer les émotions. Il choisissait toujours pour y cheminer le petit bord de tous les abîmes que nous rencontrions. Il avait l'air de se dire : ce monsieur est un artiste, un amateur. Il faut lui faire bien voir tout.

Ah ! tu veux des torrents, Parisien ! tu veux des gaves, des cascades, des gouffres, des précipices, des émotions !

Eh bien, en voilà.

Tiens, regarde, penche-toi, ici, et ici, et ici. En as-tu assez ?

Je trottai ainsi en surplomb sur des escarpements de huit cents pieds de profondeur avec un petit gave bleu et sombre en bas sous les yeux. J'essayai d'abord de lui faire prendre des directions moins pittoresques, mais il s'obstina, et quand je vis que c'était son goût, j'avais trop d'intérêt à rester bien avec lui pour le contrarier, et je le laissai faire.

Victor Hugo
Alpes et Pyrénées



Gavarnie : coucher de soleil sur le Marboré (3248 m)

« Le Marboré, plus rouge qu'un volcan irrité, luttait encore avec la nuit, ne voulait pas s'éteindre, et perçait les ténèbres comme une flamme immortelle. »

Pendant le bel automne de 1890, je fis souvent de longues et solitaires promenades près des petits glaciers et des bois du Pailla ; mais ce ne furent que des rêveries. Tout s'y prête en ces lieux enchantés et fleuris, où la nature a fait un parc mystique. Là, ondulent en montant vers les glaces éternelles, des collines vertes, pastorales et gracieuses, non pas couvertes, mais mouchetées de jeunes sapins pyramidaux, qui s'y dressent comme des îles silencieuses de verdure, laissant apercevoir entre elles les neiges brillantes du cirque de Gavarnie et ses terrasses plus blanches que de l'ivoire ou de l'albâtre, tandis qu'en bas, ses précipices bleuâtres descendent verticalement dans l'ombre, comme des murailles d'airain ou de cobalt. On voit même ces blancheurs à travers le feuillage des sapins. À l'ouest de ces collines, sur le versant du cirque, la forêt change d'aspect ; elle devient, vénérable et sérieuse, et des sapins superbes, hauts de vingt à trente mètres, prêts à mourir, et penchés vers l'abîme, rappellent la majesté des forêts vierges et décharnées de l'Amérique du Nord. Un jour, le 8 septembre, je vis tout cela sous un soleil d'Afrique, et sans un nuage. Sur les montueux déserts du Piméné, des milliers de moutons agitaient leurs clochettes, et les bergers, heureux comme des enfants, chantaient de tout leur cœur, tandis qu'à l'ouest, où le gave écumait au soleil à d'énormes profondeurs, de petites brises innocentes, spasmodiques et nomades, m'apportaient ses sanglots. Souvent sa voix enflait au passage d'une rafale, et ses sonorités subites, mélancoliques et graves,

me rappelaient la chute et l'écrasement des vagues sur les rivages et les rochers mousseux d'une mer lointaine. Que de souvenirs me revenaient alors !
Mon cœur faisait le tour du monde...
Jusqu'à quatre heures, la plus intense lumière régnait partout, et tout était habillé d'or. Mais bientôt l'ombre engloutit Gavarnie et monta rapidement jusqu'à moi. Il n'y avait plus une créature humaine en vue, ni homme, ni femme, et cependant, toute la nature parlait d'amour, de poésie et de roman. Je subissais comme à vingt ans, les influences attendrissantes du soir et de l'automne, et les petits sapins qui se serraient affectueusement autour de moi, comme s'ils avaient peur de la nuit, me semblaient doués de vie, et même de sensibilité, malgré leur immobilité, leur deuil et leur mutisme. Il est souvent bien difficile de croire que la nature est morte, et ne sent rien... La mort ne se fait pas aimer. À sept heures, il faisait déjà sombre, le vent était tombé. On n'entendait plus rien, et la désolation se répandit sur ma colline et ses sapins. Mais au-dessus de leurs noires et funèbres pyramides, le Marboré, semblable à un Olympe de neige, de marbre et de rubis, et plus rouge qu'un volcan irrité, luttait encore avec la nuit, ne voulait pas s'éteindre, et perçait les ténèbres comme une flamme immortelle.

Henry Russell
Souvenirs d'un montagnard
Soirée d'automne dans les bois de Pailla